

« Non seulement il nous manque ici quelque chose comme une tentative de compréhension globale, mais même le sens, les raisons du comportement des bourreaux, des victimes et souvent jusqu'à leurs propos apparaissent toujours comme une énigme insondable, confortant dans leur opinion ceux qui voudraient qu'Auschwitz demeure à jamais incompréhensible. » **Giorgio Agamben** dans **Ce qui reste d'Auschwitz**.

Hannah Arendt , la banalité du mal

Ou Eichmann un homme désaffecté

En 1961 Hannah Arendt couvre pour le NewYorker le procès d'Adolph Eichmann qui se tient à Jérusalem. Ce dernier est un responsable nazi du bureau IV B 4 de l'office central de sécurité du 3^{ème} Reich en charge « de la solution finale de la question juive ».

Ses écrits feront l'objet d'une longue et douloureuse polémique. A titre d'exemple, parmi tant d'autres possibles, en 1966 *le nouvel observateur* publie une lettre d'intellectuels français accusant Arendt de complaisance envers le bourreau et intitule un de ses articles « H. Arendt est-elle nazie ? » Parce qu'elle a osé dire qu'il y a eu quelques collaborateurs juifs et qu'ils auraient également dû faire l'objet de poursuites. Accusée d'antisémitisme, d'être animée par une haine de soi, elle s'expliquera dans un climat particulièrement hostile.

Je ne m'attarderai pas sur cette polémique car l'objet de mon propos n'est ni d'en faire la genèse, ni d'étudier une affaire qui dura plusieurs années et qui est désormais bien connue. Le récent film très intéressant de Margareth Von Trotta traite de cette question de façon remarquable et complète. Je vais plutôt en m'appuyant sur les analyses d'autres intellectuels depuis cette approche, essayer de découvrir, d'explorer et d'analyser la notion introduite par l'auteure et qui fait encore couler beaucoup d'encre, à savoir **la banalité du mal**. Il ne s'agira ni de critiquer ce modèle explicatif ni de le défendre mais de tenter une explication qui réponde à la curiosité de la non spécialiste que je suis, de se reposer les questions que s'est posée cette intellectuelle tandis qu'elle observait cet individu pendant son procès. Je m'appuierai sur des travaux et des

témoignages d'autres analyses postérieures pour la plupart à ce texte et qui m'aideront dans ma démonstration.

« Je ne suis pas le monstre qu'on fait de moi, je suis victime d'une erreur de raisonnement » affirma Adolf Eichmann à la fin de son procès à Jérusalem.

J'ai fait l'expérience de soumettre cette déclaration à plusieurs personnes de ma connaissance, aucune n'étant spécialiste de Eichmann, Hanna Arendt ou des massacres de masse ; toutes en savent juste assez pour en mesurer l'énormité. Elles ont à peu près toutes réagi de la même façon en niant la possibilité qu'on puisse un seul instant accorder un quelconque crédit à la parole de ce criminel, en préférant penser que cette phrase n'est pas si j'ose dire une vraie pensée de son auteur. L'idée la plus probable qui leur est venue spontanément est qu'il joue la comédie durant tout ce procès. Personne n'a envisagé d'accorder du crédit à son affirmation et d'en explorer le sens.

Hannah Arendt est certainement la première intellectuelle à avoir **fonctionnarisé** la notion si sensible du mal dans sa présentation du procès d'Eichmann pour reposer la question centrale non seulement du mal, de ce qui le définit et l'évalue, mais peut-être encore davantage de son **origine**. En écrivant son texte on peut penser que l'auteure a voulu nous obliger à dépasser l'approche émotionnelle, ce qui bien sûr ne peut manquer de susciter un **trouble** qui va croissant dans la conscience de celui qui la suit dans sa démarche. Trouble car elle nous oblige à accomplir avec elle une opération subtile qui consiste à dévoiler un certain rapport au mal qui n'est forcément pas celui que nous aimerions trouver, rapport jusque-là passé sous silence et non sans conséquence morale et politique. Il faut alors s'obliger à approcher le bourreau en explorant son champ de représentation pour arriver finalement au seuil des questions les plus complexes qui touchent à **la fabrication d'un choix, d'une décision collective ou individuelle**. Choix aussi de nous obliger à comprendre qu'entre la réalité et son appréhension il y a le passage par l'imaginaire et que celui-ci bute souvent au seuil de la compréhension aussi parce que nos systèmes juridiques fondent leurs jugements uniquement sur la notion d'intentionnalité : ou bien l'auteur d'un crime a l'intention claire et consciente de faire du mal et il est condamnable, ou bien il est irresponsable et on ne peut le juger. Ce qui a le plus choqué est certainement la volonté d'Hannah Arendt de sortir de cette

alternative en complexifiant la problématique au risque de se faire mal comprendre.

Aujourd'hui on en sait techniquement assez sur ce qui s'est passé pendant la seconde guerre mondiale, mais il reste ce mystère, cet obstacle qui nous amène à nous demander inlassablement comment ce fut possible et on en reste là, bloqué. On peut même lire des tas d'ouvrages savants sans avancer sur ce point sensible. Hannah Arendt va faire le chemin inverse à celui qui prédomine habituellement : Elle fait de ce procès un lieu d'expérimentation qui a pour fond celui du questionnement de **l'humanisme comme évidence** parce qu'elle doit rendre compte du procès d'un représentant d'un système pour qui l'humanisme n'est plus un cadre de pensée. Notons qu'Eichmann refuse d'être juridiquement jugé, ce que son avocat répètera tout du long du procès. Pour Hannah Arendt Cet individu a valeur d'**exemplarité**. L'observer, l'analyser c'est par extension comprendre ceux qui correspondent à son schéma. Il lui a donc bien fallu surmonter le terrassement tragique. Et comment faire cela dignement? Il s'agit d'essayer d'accéder au psychisme de cet individu et elle choisit de le faire dans un premier temps en présentant des **faits**. Les faits révèlent alors une **réalité** qui déborde toujours son énumération. Le procès Eichmann n'est pas un texte philosophique, c'est une présentation d'une situation hors du commun traitée dans un cadre juridique ordinaire, **un procès** avec ses qualifications. La notion de droit ne saurait recouvrir celle de la vérité, elle l'aplatit, ce n'est pas son affaire d'en faire le tour complet. Et l'affaire ici est complexifiée par le fait que ce procès qui se déroule à Jérusalem qualifie le crime en question davantage de crime contre le peuple juif que de crime contre l'humanité, ce que regrette Hannah Arendt qui considère que devait être plus clairement énoncé le postulat qu'il existe une et une seule humanité et que c'est à ce titre que se tient ce procès, raison pour laquelle elle soulignera ses insuffisances. Mais cette question mériterait une intervention à part entière et j'ai choisi davantage de présenter l'élaboration du concept de banalité du mal plutôt que le contexte et les limites de ce procès et des qualifications des crimes d'Eichmann.

Ainsi puisque ce procès ne pouvait établir toute la vérité d'un être et à travers lui d'une idéologie, il fallait à H Arendt éviter de s'enfermer dans la répétition

de ses limites et insuffisances au risque de n'en rien dire de plus. Elle a préféré amorcer une nouvelle réflexion morale et politique.

Il me semble donc nécessaire de commencer par exposer ce qu'Hannah Arendt a décelé lors de ce procès. Et si la réponse est pour le moins déconcertante pour tout le monde, elle est certainement ce qui heurte le plus un esprit philosophique, elle lui donne à penser pour le restant de ses jours. Je crois d'ailleurs que ses écrits ultérieurs n'ont eu de cesse de reprendre son constat, de l'élargir et de le travailler philosophiquement et politiquement. Quel constat ? Elle découvrit tout simplement, mais les conséquences furent alors extrêmes **Un homme devenu ou rendu incapable de penser**. Ce constat brut et brutal elle le livre dans ses commentaires du procès, mais c'est ensuite qu'elle essaiera d'en saisir la profondeur, dans certains de ses écrits ultérieurs, inlassablement jusqu'à sa mort. Une analyse **des origines du totalitarisme** permettrait peut-être d'avancer l'hypothèse que ce constat, elle l'avait déjà plus ou moins formulé, mais peut-être rencontra-t-elle pour la première fois son application concrète en la personne d'Eichmann.

Je vais essayer tout d'abord de donner un contexte à une expression aussi déconcertante que celle de banalité du mal.

Le choix de cette association de termes à priori incompatibles écarte judicieusement toute tentation d'explication téléologique, le dessein de Dieu ne peut être banal, par conséquent je n'explorerai pas cette piste hors de propos ici. Je suivrai le parti pris d'Hannah Arendt et ne prononcerai donc pas non plus les termes d'holocauste et de Shoah qui sont trop liés à cette dimension explicative téléologique et donc d'avance inopérants ici. Hannah Arendt a volontairement sorti le cas Eichmann de toute problématique religieuse ou métaphysique. (Sur ce thème **Giorgio Agamben, Ce qui reste d'Auschwitz**).

Ce qui m'a immédiatement frappée à la lecture de **Eichmann à Jérusalem** c'est la perception immédiate par Hannah Arendt d'un écart considérable entre un accusé qui ne cessa de tenter d'expliquer que la haine n'était pas le moteur de son action, et le désir de l'accusation et des avocats de la défense d'en faire une sorte d'emblème de la monstruosité. C'est en prenant conscience de ce malentendu entre ces deux points de vues, en choisissant délibérément

d'écouter ce que disait Eichmann ainsi qu'un certain nombre d'experts sur lui, qu'elle va forger un concept qui ne cesse depuis d'être discuté ou disputé.

L'institutionnalisation comme processus cognitif

L'anthropologue américaine **Mary Douglas** dans **Penser l'institution** remarque que la plupart du temps ce n'est pas l'individu qui est premier par rapport au système dans lequel il s'inscrit mais bien ce système qui accueille les individus et leur propose un sens. Elle va jusqu'à dire que les institutions dans lesquelles nous vivons pensent d'ailleurs à notre place, à notre insu si nous n'y prenons garde. L'individu en société n'est alors généralement pas conscient du style de pensée qui domine et organise son système de références. Il faut ici entendre institution au sens large de modèle dominant et articulant nos représentations, cadre référentiel organisant les possibles de nos actions et réflexions, leur donnant du sens.

Pour que cela fonctionne, il faut que l'institution paraisse légitime auprès de ceux qu'elle conditionne. Elle a donc recours à une stratégie simple mais généralement très efficace, elle se donne toujours à penser **en raison et en nature**. Elle se donne comme **évidence** et intègre ainsi chacun dans son système. Les individus répètent alors tous telle idée, accomplissent tel acte parce qu'il leur semble naturel, il va de soi. Un système a gagné quand les individus ne se posent plus de questions sur sa légitimité car rien ne prouve qu'une société tende naturellement à son équilibre, au contraire elle s'auto-entretient en assurant une **coordination** interne et use de stratégies diverses pour y arriver. Il lui faut donc un principe stabilisateur et la **naturalisation de ses classifications sociales** est en quelque sorte sa ruse existentielle. Elle permet aux choix politiques dominants de se prétendre **universels**. On a vu, par exemple, avec le débat sur le mariage pour tous que pratiquement tous les opposants s'appuyaient sur des arguments fondés en nature. Sans prendre parti ici, je constate que le système social en vigueur avant le passage de cette loi, qui repose sur le code civil napoléonien, développe une logique propre à partir du postulat que la nature justifierait le refus d'un tel mariage et de ses éventuelles conséquences, puisque seule la femme peut porter un enfant, et que la femme a donc comme fonction principale la maternité, et que finalement c'est même ainsi qu'elle se définit comme telle.

Mais en réalité, dès qu'on l'analyse on se rend compte qu'il existe beaucoup d'institutions différentes, donc l'institution est avant tout plutôt une **convention**.

Comment rend-t-on opérationnelle une convention ? Par la constitution de classes. La constitution d'une **classe** est une activité de polarisation et d'exclusion. Elle trace des frontières. Le choix d'une classification plutôt qu'une autre oriente totalement la « morale » d'une société, la distribution des rôles... (ex : la dichotomie occidentale masculin/féminin avec des fonctions établies, des rôles attribués etc.)

Si on poursuit ce raisonnement, on verra alors que les institutions créent des zones d'ombre (ce qu'on ne remet pas en cause, qu'on ne questionne pas ou plus) comme elle met en lumière certains événements, certaines thématiques... Les sociétés sont pleines d'**impensés** et pour que ça fonctionne **l'amnésie structurelle** frappe un groupe humain à un moment donné, le même groupe qui quelques années plus tard, parce qu'il s'est opéré un changement, s'empare d'une question restée dans l'ombre. Ainsi beaucoup de problèmes ont existé sans s'imposer et soudain reviennent et dominent même le champ social et chaque fois la ruse de la nature opère. L'**oubli** est donc une fonction classificatrice participant d'un certain ordre social, ce n'est pas juste une catégorie psychologique ou pathologique. C'est un puissant agent de pouvoir, un moyen organisateur d'action politique.

Ce qui permet à une théorie de s'imposer et surtout de se maintenir plutôt qu'à une autre c'est son principe intrinsèque de **cohérence** et pas sa valeur morale objective, sa vocation à faire le bien commun ou quelque chose de cet ordre. C'est plutôt sa capacité à organiser notre espace psychique, notre mémoire individuelle et à canaliser nos perceptions en conformité avec les relations qu'elles autorisent. A une idée communément admise (ex : la colonisation) peut suivre sa condamnation quelques années plus tard avec la même conviction. C'est donc la pensée qui est avant tout colonisée. Une institution opérante doit être invisible à ses acteurs et c'est pourquoi ceux-ci considèrent leurs opinions courantes comme naturelles. Ainsi quand une époque se pique d'une idée nouvelle et universelle il y a tout lieu de penser qu'elle a fabriqué une nouvelle représentation collective, un **standard**.

Quelque chose se produit dans notre esprit quand une nouvelle classification vient en remplacer une plus ancienne. Cela n'est pas le fruit d'un choix délibéré et conscient. Tout changement de **nomenclature** est donc une occasion d'exercer son activité de penser. Cette analyse permet de comprendre comment une communauté a sa façon de classer, donc de penser et de limiter sa liberté de penser. Et c'est cette organisation intrinsèque avec ses possibles et ses interdits qui fonde son pouvoir. La liberté au sens où il coexisterait une pluralité d'expressions dans un même espace ne va pas de soi, bien au contraire.

Arrêtons-nous sur le massacre des Tutsis par les Hutus. Je prendrai mes exemples dans [Une saison de machettes](#) de [Jean Hatzfeld](#). L'objectif de Jean Hatzfeld est de faire parler les acteurs Hutus et d'obliger ainsi, à travers leurs récits, le lecteur à affronter des propos dérangeants qui nous disent combien le mal est une catégorie difficile à appréhender, à isoler.

Ce texte qui donne la parole aux bourreaux semble au contraire conforter la thèse énoncée par Mary Douglas. Voici quelques témoignages cités par l'auteur :

Ignace : « Ceux qui voulaient bavarder bavardaient. Ceux qui voulaient musarder musardaient à condition de ne pas se faire remarquer. Ceux qui voulaient chanter chantaient. On ne choisissait pas de chansons spéciales pour les encouragements, on ne chantait pas de chansons patriotiques comme celles des airs de radios. Aucune parole méchante ou moqueuse contre les Tutsis. On n'avait pas besoin de strophes encourageantes, on choisissait tout simplement des chansons traditionnelles. Dans les marais, il suffisait de fouiller et tuer jusqu'au coup de sifflet final. »

Fulgence : « D'abord, j'ai cassé la tête à une vieille maman d'un coup de gourdin. Mais, puisqu'elle était déjà allongée bien agonisante par terre, je n'ai pas ressenti la mort au bout de mon bras. Je suis rentré le soir chez moi **sans même y penser.** »

Un autre participant après avoir décrit ses 1^{er} meurtres : « Je n'ai même pas repéré, à l'occasion de ces meurtres, cette petite chose qui allait me changer en tueur. »

Et les témoignages de cette sorte sont nombreux dans ce livre. Ils disent tous la même chose, ils nous révèlent tous combien ces auteurs, des gens ordinaires,

ont très rapidement **routinisé** leur action criminelle. Ils sont imperceptiblement passés du statut de voisin voire collègue ou même beau-frère à celui de tueur et cela sans objection majeure, juste par un travail **d'adaptation**. Puis le cadre d'action avec sa cohérence interne s'est imposé et le massacre de masse devient une activité comme une autre intégrée à un plan d'ensemble.

Très rapidement, si on suit le fil des témoignages de ces personnes, on repère toujours la même notion qui préside à l'activité humaine, quelle qu'elle soit :

- **Le travail bien fait**

Adalbert : « Nombre de cultivateurs ne se montraient pas lestes en tueries, mais ils se montraient **consciencieux**. De toute façon, la manière se façonnait avec l'**imitation**. Le **rabâchage** et la **répétition** contrait la maladresse. **C'est je crois une vérité pour toutes les activités de main.** »

Franz Stangl décrivant sa journée à Treblinka dit : « **vers 11h, je faisais une seconde ronde, à ce moment-là le travail était bien avancé.** » Quand on sait que le travail c'est la destruction des corps...

Sa condition :

- **L'éducation :**

La notion d'**éducabilité** comme dans n'importe quelle activité **d'apprentissage** domine le champ sémantique de ces témoignages. Il suffit de déconnecter le geste de son intentionnalité et on constate une **fonctionnalité** du massacre comme il existe une fonctionnalité et donc une **perfectibilité** dans tout apprentissage : imitation, répétition, attention consciencieuse :

Alphonse : « Il y a des cas de **collègues** qui se font enseigner la manière exacte de frapper », et de décrire la manière.

Puis ensuite, comme pour toute activité, il y a les plus habiles et les plus maladroits, les bons et les mauvais... Il s'agit d'un « **boulot** » avant tout et une hiérarchie aussitôt se met en place pour évaluer la qualité du travail fait.

On assiste bien à un **processus qui dévoile les étapes de la banalisation d'une action**. Et si nous ne savions pas qu'il s'agit de massacre, on croirait tout aussi bien qu'il s'agit de n'importe quelle situation d'apprentissage. Et pourtant ici on

n'apprend pas à lire, à cultiver sa terre ou à fabriquer des meubles. On extermine un groupe humain. **Gitta Sereny** lors de ses entretiens avec Stangl met en relief ce principe d'accommodation qui commence par le sentiment d'horreur de celui qui découvre les camps de la mort et finit par parler de cargaisons. « *Voyez-vous je les ai rarement perçus comme individus, c'était toujours une énorme masse.* » A la question ne pouviez-vous rien y changer : « *non, c'était le système, ça fonctionnait.* »

A partir de quand une décision d'extermination collective fait loi ? Y- a-t-il même une loi qui préside à ce type d'action ?

Comme nous l'avons esquissé avec Marie Douglas, nous trouvons confirmation dans les nombreux témoignages recueillis par Hatzfeld que ça ne vient pas tout seul : il y a toujours un **contexte**. Or un contexte s'élabore, ce n'est pas innocent. Il me semble que tout système quel qu'il soit se repère tout d'abord par :

1. Son discours :

En général tout commence par le **discours** : des petites phrases, des qualificatifs répétés et tout un groupe se retrouve sournois, parasite, perfide. **Le discours est le premier acte d'institutionnalisation**. Il semble anodin, presque imperceptible et ceux qui s'en offusquent sont trop susceptibles, délicats, chicaneurs, et les Tutsis sont juste appelés *cancrelats*... Qu'il impose à chacun de respecter les principes d'égalité, de fraternité ou qu'il soit porteur de haine, le discours se construit autour d'un lexique, de slogans, d'une sémantique, d'idiomes. On ne massacre donc pas spontanément, on massacre sous l'effet enchanteur d'un discours.

« *Ces messieurs étaient de fameux artistes, des virtuoses très comiques, leurs paroles étaient tellement figolées et répétées que nous aussi, les Tutsis ça nous amusait de les écouter.* » Cet homme explique que les animateurs relayant le discours politique semblent tellement excessifs dans leurs appels au massacre des Tutsis qu'on n'y croit pas malgré un contexte ambiant des plus inquiétants.

Dans **La langue du IIIème Reich** **Victor Klemperer** dit : « *On désigne l'esprit d'un temps par sa langue... Le nazisme s'insinua dans la chair et le sang du grand nombre à travers des expressions isolées, des tournures, des formes syntaxiques qui s'imposaient à des millions d'exemplaires et qui furent adoptées de façon*

mécaniques et inconscientes... Les mots peuvent être comme des minuscules doses d'arsenic.»

Pour survivre, Klemperer essaie de comprendre, il produit une étude philologique de la langue du III^{ème} Reich, de son homogénéité, de son uniformité : langue pauvre et monotone, fixée. Aucune différence entre le discours oral et le discours écrit. Cette pauvreté recherchée visait la réduction de la complexité humaine à une seule facette, l'invocation. Tout est publicité (pas de langage privé ou public), un seul objectif : soumettre en fanatisant. On pense, toutes proportions gardées, au langage publicitaire, à la niaiserie de ses slogans. On pense *a contrario* à la charge qui revient à l'école et à ses enseignants dans une république de veiller constamment à maintenir une rigueur, à exiger des jeunes gens l'accès à des raisonnements complexes, mathématiques, philosophiques pour qu'ils ne cèdent pas à la facilité.

Le premier mot typiquement nazi entendu par Klemperer fut : « **expédition punitive** ». A partir de là, il étudie le lexique nazi, ses distorsions, ses répétitions, met à jour un tissu nouveau qui se tisse de mot en mot, envahit progressivement l'espace social tout entier, se transmet de journaux en journaux, de conversations en conversations, de discours officiels en discours officiels. En détournant le sens habituel des mots, en faisant l'éloge de ce qui jusque-là était réprouvé, en décomplexant une langue désormais au service de la violence, la doctrine nazie envahit les esprits et s'impose jusqu'à se donner pour évidence à suffisamment d'hommes et de femmes pour n'être pas renversée à l'interne. Il ne restera ensuite qu'à administrer la langue comme on administre un camp pour l'appauvrir définitivement. On parlera alors d'« économie » pour les camps d'extermination, d'« objectivité » du rapport au monde (un monde débarrassé d'un rapport émotif aux autres où être gazé devient une question médicale). Des termes comme solution finale, évacuation remplacent les mots extermination, tuerie... Ces règles de langage jouent un rôle crucial dans la réalisation du projet nazi. D'ailleurs ces règles de langage faisaient partie des codes conformes à l'esprit de ce nouvel ordre.

« **Albert dit que votre femme est allemande, est-elle réellement allemande ?** »
Voilà ce que demande un jour une voisine à cet homme. Quelques années plus tôt une telle pensée lui serait-elle venue ?

2. L'initiation :

Le premier travail de banalisation est produit. Les **techniques de conditionnement** ont opéré. Les esprits sont prêts, alors arrivent les 1^{er} décrets, les lois qui s'enchaînent et excluent. On a persuadé qu'il est naturel d'exclure certains humains d'un champ de relations qui réunit les autres. Ensuite il suffira de décréter un état de guerre, de créer artificiellement un système qui sera présenté comme naturel pour enlever aux « tueurs » les dernières réticences psychologiques s'ils en avaient encore. Le sentiment de **légitimité** guide alors les hommes.

« Un génocide, ça semble une chose extraordinaire pour quelqu'un qui arrive après, mais pour celui qui s'est fait embrouiller de grands mots des intimidateurs, des cris de joie des collègues, ça se présentait comme une activité habituelle... La méchanceté t'est bien égale pour tuer à tour de bras » exprime un des tueurs du génocide Rwandais.

Les leaders orchestrent par étapes successives et cumulatives un projet qui se sert de l'incrédulité pour établir en toute cohérence un dispositif qui progressivement se présente comme le seul possible. Et quand le projet est suffisamment mûri, un élément déclencheur (par ex mort du président Hutu...) achève le **processus** qui arrive à point nommé. Hannah Arendt dit : « L'important, c'est que les nazis agissaient comme si le monde était dominé par les juifs et avaient besoin d'une contre conspiration pour se défendre ». A partir de là, du prétexte résultant d'un processus, tout devient progressivement possible, du 1^{er} décret empêchant un médecin d'exercer à l'extermination systématique, chaque étape étant un élément contribuant à une expérience plus vaste et socialement largement partagée consistant à sortir un groupe de l'humain (donc de ce qui caractérise communément l'humain : intégration sociale, sentiments divers...) pratiquement puis à en éteindre la mémoire. L'individu, aussi énorme puisse nous paraître un tel projet, qui intériorise cela, intériorise ainsi la mort, la sienne ou celle de l'autre. Tout projet contient son anticipation dans une sorte de futur antérieur qui peut se révéler banalement pervers, banal au sens où on n'y prête pas l'attention qu'il faudrait et qui se diffuse dans beaucoup d'esprits. Franz Stangl qui dirigea Treblinka va jusqu'à expliquer qu'il ne commettait pas un crime puisqu'à l'école de police, on lui avait appris qu'un crime obéit à 4 critères (un sujet (gouvernement ici), un objet (les

juifs), une action (l'extermination) et une intention, or il n'avait aucune intention malveillante, il exécutait les ordres ! Donc il n'est pas criminel.

Raul Hilberg a repéré 4 étapes préalables au génocide des juifs : 1. Humiliation, déchéance. 2 : Marquage. 3 : Déportation, concentration. 4 : Elimination. On peut discuter la généralisation de ces étapes, leur chevauchement parfois, ce qui est certain c'est la notion de **gradation**, de processus légitimé **par tous les appareils** qui comptent. On a un discours qui s'insinue dans les esprits, les embrouille, puis on a un appareil d'Etat et tous ses rouages. Il faut un consensus de ceux qui participent de près ou de loin aux sphères décisionnelles. On peut alors parler de **contagion psychologique** : la puissance d'un appareil d'Etat organisé et relayé par une opinion publique majoritaire. Le changement de normes est progressif et consécutif à de petits changements (baisser les yeux, se taire, détourner le regard) jusqu'à la rupture radicale. **Michel Foucault** parle de **césure** dans la **biopolitique** opérant progressivement par micro coupures successives jusqu'à l'extermination. On retrouve cette idée de processus organisant un système ici par exclusion. Gitta Sereny à propos de Franz Stangl parle **d'initiation graduelle**.

« Le directeur de l'école et l'inspecteur scolaire, les professeurs ont participé aux tueries fait remarquer un instituteur hutu stupéfait : « Pour moi qui ait enseigné les humanités ma vie entière, c'est un terrible mystère ».

Nous voici bien au coeur d'un mal particulier, le mal banalisé : ce n'était donc que cela, un simple fonctionnaire, bon père de famille, respectueux des règles ? Eichmann, victime d'une simple erreur de raisonnement quand il se voit affublé de qualificatifs extrêmes, traité de monstre ? Dans les origines du totalitarisme Hannah Arendt parle encore du mal radical (notion Kantienne), elle l'abandonnera lors du procès d'Eichmann s'expliquant dans une lettre à Gershom Scholem : « Le mal n'est jamais radical, il est seulement extrême, il ne possède ni profondeur, ni dimension démoniaque... il défie la pensée parce que la pensée essaie d'atteindre la profondeur... Seul le bien a de la profondeur et peut-être radical.»

Et l'écart, la distance, le gouffre entre ce que nous pouvons appréhender alors de la réalité et ce qu'a à en dire un exécutant banalisé parce qu'institué de l'exécution, non seulement ne supprime pas l'effroi, mais le redouble. Le

redouble et nous rapproche d'un certain éprouvé qu'on devine proche de ceux qui subissaient directement les conséquences de cette application studieuse et organisait le laminage des esprits et des corps.

Harald Welzer rappelle dans **Les exécuteurs** que le psychisme des principaux criminels de guerre fut l'objet d'examens psychologiques des plus complets possible tant ces actes au-delà de l'horreur interrogent. Leurs conclusions ne furent pas immédiatement publiées, notamment après-guerre, tant les résultats stupéfièrent : on n'a pas pu dégager une structure psychique pathologique par ex. « Sur la base de nos travaux, nous sommes obligés de constater que de telles personnes ne sont ni malades ni d'une sorte particulière, mais encore que nous pourrions les rencontrer aujourd'hui dans n'importe quel pays du monde. » L'analyse anonyme de ces cas ne permet de dégager aucune particularité. 10% des SS seulement sont à classer parmi les cas pathologiques. Rappelons qu'examinant Eichmann, les experts le déclaraient normal, «effroyablement normal » commente Arendt. Quelques rares cas de sadiques avérés n'expliquent pas les autres. Les hommes ordinaires comme les nomme Primo Levi sont légion. D'ailleurs ceux qui ont échappé aux condamnations reprennent généralement une activité normale, ne sont pas plus cruels que d'autres et ne commettent plus de crimes.

Nous venons de voir en nous appuyant sur différents auteurs un point de convergence à leurs analyses : les actes les plus destructeurs sont toujours consécutifs à un plus ou moins long **processus qui produit des déplacements des catégories de normalisation qui fondent les valeurs d'un groupe**. Ainsi dans le dispositif social, décaler la coordonnée de l'**appartenance** sociale implique un changement de l'ensemble de la réalité.

Ce déplacement progressif donne aux individus un cadre collectif qui leur propose une solution constitutive du rapport au monde dont la conscience individuelle est peu sollicitée. Tout est ficelé dans un **réseau d'interactions** : les règles et normes en vigueur sont le produit de multiples relations et autorégulations entre les acteurs. Une sorte de ruche d'abeille auto-organisée.

Ce que nous avons dit jusqu'à présent c'est que ces individus n'opèrent pas hors cadre, bien au contraire, ce ne sont pas des tueurs solitaires. Quand Eichmann croit bon de rappeler qu'il est un homme comme un autre mais dans un contexte

particulier et qu'Hannah Arendt le définit comme un homme qui ne pense pas, cela ne signifie pas qu'il est absurde. Eichmann, c'est le contraire d'un marginal. Pour lui :

- **La règle c'est la règle** : les règles d'usage, la politesse, la correction peuvent très bien accompagner les actes par ailleurs atroces. Eichmann est un homme discret choqué d'être traité comme une simple brute. Il se perçoit, comme un homme qui a une certaine distinction et en effet tous les observateurs de grands criminels de cette espèce remarquent qu'ils articulent apparemment sans y voir de contradiction les actes les plus barbares avec un civisme de surface. « **S'ils étaient tous comme lui, la vie serait un lit de roses** », disaient les personnels de la prison de Düsseldorf où était emprisonné Franz Stangl, commandant de Treblinka qu'ils appelaient même Herr Stangl.
- **Il a le sens du devoir** au sens où il respecte scrupuleusement le cadre de référence en vigueur. Il s'agit de justifier un acte quel qu'il soit comme nécessaire parce qu'il est conforme à la loi. Seulement ici la loi n'est pas celle de la conscience (l'impératif catégorique) mais celle du chef. Eichmann répète sans arrêt qu'il n'a fait qu'obéir à la loi, il reconnaît qu'elle n'est pas alors une instance intériorisée qui conditionne sa conduite, c'est celle d'un autre, le Führer auquel il se soumet. D'où l'ironie d'Hannah Arendt quand elle fait remarquer la confusion entre le sens de la Loi Universelle et une loi particulière (ici la parole d'un homme, le chef, le führer) et c'est en cela que Hannah Arendt qualifie Eichmann de « petit homme ». Il n'hésite pas à affirmer que si on lui avait demandé de tuer son père il l'aurait sûrement fait. Son obéissance est aveugle, dénuée d'intentions personnelles.
- **La morale supérieure** : On peut aller encore plus loin et justifier une position morale supérieure de l'extermination. En effet, il ne s'agit pas d'une absence d'intériorisation de règles normatives, au contraire, mais d'un stade encore supérieur qui en appelle à des principes universels inverses à ceux de la tradition issue du décalogue : la race, le sang, le peuple. Tuer devient alors un devoir moral. Il s'agit d'être « **surhumainement inhumain** » dira Himmler.
- **Professionnalisation** : Une fois accepté ce cadre, le tueur devient un « excellent » professionnel d'autant plus efficace qu'il a la bonne distance.

Il peut alors développer et affiner ses compétences techniques déconnectées de l'objet et pourquoi pas le meurtre, ce qui amène Rudolf Höss à dire qu'il a lui aussi du cœur et n'est pas le sanguinaire que l'opinion en a fait.

Eichmann est un homme très intégré en apparence, ce qui ne va pas chez lui, c'est qu'il est désaffecté. On nomme **adiaphorisation** l'indifférence morale, la distance physique qui sépare l'acteur d'une action des conséquences concrètes de ses décisions et qui peut conduire à ce qu'Hanna Arendt a nommé **meurtres de masse administratifs**.

Ce que cherche à faire Hanna Arendt c'est à montrer qu'il existe des postures qui font sortir ceux qui les adoptent des habitudes délibérations sur le bien ou le mal. Elle les sort de ce cadre éthique et referme ainsi le piège sur le bourreau en dévoilant la radicalisation de son processus de déshumanisation. C'est alors lui qui n'est plus rattrapable dans le circuit des relations humaines et non les victimes qui n'ont rien choisi et restent donc du côté de l'humain, souffrent comme humains, parce qu'humains. **Bettelheim** remarque que ce qui caractérise les « musulmans » c'est le renoncement à toute réaction affective. Ce terme réservé habituellement aux victimes qui ont lâché leur humanité à bout de force s'applique donc encore davantage aux bourreaux. En effet, le bourreau encore propre sur lui est alors un objet d'horreur presque absolue au sens où sa désaffectation, sa mort psychique est recouverte de chair fraîche, de beaux habits. Rien ne l'indique, elle en est d'autant plus frappante. La déchéance physique qui accompagne la dégradation globale de la victime est certes insupportable, mais elle obéit à une évolution identifiable. La victime est d'abord perçue dans son corps et souvent son psychisme quoiqu'on en dise survit d'ailleurs, traumatisé certes, mais vivant. « **Quand je pense au génocide dans les moments de calme, je réfléchis pour savoir où le ranger dans mon existence, mais je ne trouve nulle trace. Je veux dire simplement que ce n'est plus de l'humain** » dit un témoin d'**Une saison de machettes**.

Eichmann, et c'est encore plus terrible, garde les apparences de l'humain intact, mais il est :

1. **désaffecté**, indifférent aux autres, rendu insensible. Hannah Arendt remarque qu'un de ses principaux traits de caractères est l'incapacité à se

mettre à la place de l'autre. Son mouvement est une mécanique désertée de ce qui anime les vrais vivants, c'est à dire les **affects** fussent-ils parfois excessifs. Un fantôme. D'où sa réaction : on se trompe sur lui, il n'est pas un monstre. En effet, il n'est pas certain que lui et ses semblables prennent du plaisir à faire du mal, le plaisir est un affect.

2. Mais être désaffecté c'est aussi être **désaffecté d'une place**, avoir perdu sa place, ici ne plus appartenir à un **éthos**, une éthique, une société. La barbarie n'est pas un principe organisateur. Eichmann est un homme sans éthos possible. Il a été un élève particulièrement médiocre puis un représentant de commerce sans envergure. D'échec en échec, socialement déclassé, même pas capable de faire aussi bien que son père comptable, cet homme est déjà désaffecté avant d'accepter le compromis avec le seul système qui lui donnera une place, un grade inespéré dans un autre système. Il connaît de petites dépressions, compense le vide de son existence en la peuplant de mensonges médiocres (il prétend par ex être ingénieur). Hannah Arendt est frappée par ce qu'elle appelle sa **désincarnation** quand il témoigne des pires horreurs. Double désincarnation, corps et âme, sa voix sans résonance étant l'expression de cet état dérangeant qui témoigne d'un désert intérieur. « **Au fil des mois et des années, dit-elle, il perdit le besoin de sentir quoi que ce soit.** »

La **désaffectation** et la **désaffectation** sont deux états de régression conduisant inévitablement à la **désindividuation**. Et c'est cette impossible individuation qui conduit un individu à n'avoir plus comme moyen d'expression que des actes pulsionnels, même derrière une apparence raffinée. Eichmann est un homme qui alterne les moments d'euphorie comme il le dit lui-même, généralement quand il est gratifié sur le plan purement narcissique, ça lui donne un sentiment de grandeur (quand il est nommé commandant par ex sa personnalité change) et les moments d'apathie quand il connaît un échec de plus, c'est-à-dire une période d'ennui où il n'est pas valorisé. Ces euphories n'ont rien à voir avec des sentiments. Quand il comprendra qu'il n'accèdera pas à un grade supérieur à celui de lieutenant-colonel, ce qui compte tenu de son niveau de départ aurait été inaccessible pour lui dans un système démocratique, il connaît des rechutes. Les motifs de son ascension lui importent peu (il passe d'un rôle de spécialiste de l'immigration juive à organisateur de leur extermination sans état d'âme sur le fait lui-même, sa déception vient seulement de sa perte d'influence). On pense

à « l'homme superflu » ou « homme de masse » développé dans [Les origines du totalitarisme](#).

Aujourd'hui on s'intéresse beaucoup à une catégorie de tueurs, les sériels killers dits organisés, qui regroupe des individus apparemment sociables, très intégrés, capables de donner le change au niveau de la civilité de surface mais dont les facultés d'empathie sont extrêmement réduites. On les appelle des **psychopathes**. Ils ne sont pas considérés comme des cas pathologiques. Il s'agit d'autre chose. On verse facilement dans le sensationnel quand on en parle, mais on a tort, il s'agit simplement d'individus sans affection, sans empathie, des fabricants de cadavres en série comme en fabriquaient les nazis, cadavres qu'ils essaient de dénuer de l'aura ultime qu'offre la mise en scène traditionnelle du mort exposé au sommet de sa dignité. « [Rendre possible l'impossible](#) » disait Goebbels, pousser l'humain au-delà de son seuil d'humain, est-ce que cela serait possible à un être encore humain ? Dans le film [Elephant](#) de [Gus Van Sant](#) on voit très bien comment les deux adolescents qui passent à l'acte sont désaffectés. La soumission aux systèmes de contrôle comportemental du marketing réduisant tout comportement à une forme d'instrumentalisation engendre des actes incontrôlables régulièrement. [Brett Easton Ellis](#) est certainement l'auteur qui le raconte le mieux, notamment dans [American psycho](#). Le niveau de désolation atteint par les décrochés du sens commun est sans fond.

Nous avons commencé par noter que c'est l'absence de pensée qui caractérise Eichmann d'après Arendt, nous venons de presque terminer notre démonstration en notant que c'est plutôt du côté de la sensibilité qu'il faut chercher. Contredit-on Hannah Arendt en disant cela ?

Le philosophe belge [Jacques Taminiaux](#) dans [La fille de Thrace et le penseur professionnel](#) fait une analyse très subtile qui je crois pour la première fois permet de prendre la dimension de cette philosophe. Il éclaire son cheminement qui se poursuit après le procès d'Eichmann car elle a mis le doigt sur un point fondamental de la pensée occidentale, point qu'elle n'a peut-être qu'entrevu durant ce procès et qui est à l'origine d'une réflexion ultérieure l'obligeant à recalculer ce concept. Nous connaissons tous la traditionnelle dichotomie occidentale séparant dans deux grilles distinctes le penser et l'agir (*théoria* et *praxis* ou *vita contemplativa* et *vita activa* selon la tradition aristotélicienne).

Penser ne serait possible que le temps d'une suspension de la vie en société donc de la vie politique, de la préoccupation du rapport aux autres. Penser est alors une activité du retrait. Mais nous voyons alors que si penser consiste à désertier le monde, le risque est de rejoindre ceux qui ne pensent pas quand l'engagement s'avère nécessaire, voire de se retrouver parmi les désaffectés, non plus parce qu'on ne pense pas mais parce qu'on pense hors du monde.

Et Arendt qui fut si proche d'Heidegger sait où cette absence au monde peut conduire les plus grands intellectuels. Elle cherchera alors toute sa vie à faire tenir ensemble la pensée comme le mouvement qui consiste à prendre ses distances à l'égard du monde et l'agir comme obligation de prendre sa part aux affaires humaines, car tout ce qui arrive, donc ce qui compte, arrive sur la scène du monde. Il n'y a pas d'un côté le monde vrai, authentique, celui de l'être, l'ailleurs toujours préférable et de l'autre le monde du paraître, inauthentique, le vulgaire. Déconstruire ces 2 catégories qui jalonnent l'histoire de la philosophie depuis le célèbre **mythe de la caverne** de **Platon** et culmine chez **Heidegger** avec sa critique de l'inauthenticité, c'est montrer l'irréductibilité de notre appartenance à un monde commun qui nous constitue et dont la forme dépend de notre responsabilité et de notre investissement. Se réfugier dans une science de l'être pur, c'est perdre le sens de la réalité. Penser le retrait non comme mouvement mais comme espace séparé des activités humaines est alors une posture qui se met aussi **en retrait du jugement** et donc de la distinction du bien et du mal, produisant alors des conséquences symétriques à celle de Eichmann qui ne s'autorise ni penser ni juger. Mais le penseur hors du grouillement mondain par son mépris de la chose publique risque de rejoindre alors par son indifférence le peuple méprisé pour sa soumission sans réflexion.

Il est donc nécessaire d'accepter **le paradoxe de l'humain : tenir ensemble l'appartenance et le retrait du monde, l'action et la pensée**. Deux gestes indissociables pour constituer l'humain comme humain, la capacité pour un être de se mettre en accord avec lui-même, de s'accorder au sein de sa discordance foncière. Sans cette séparation d'avec soi qu'implique l'acte de penser, de petit écart dans la conscience, pas de dialogue intérieur véritable, de conscience, de réconciliation, d'intériorité. La banalité du mal alors serait l'incapacité pour un être d'être un compagnon pour soi-même avant de l'être pour les autres, dit Arendt, incapacité du dialogue intérieur qui nous oblige à devenir un peu autre

pour soi avant de rencontrer les autres. « Celui qui ne sait pas ce qu'est ce rapport silencieux (dans lequel on soumet à l'examen critique ce qu'on dit ou ce qu'on fait) ne craint de se contredire, ce qui signifie qu'il n'aura jamais ni la possibilité ni le désir de justifier ce qu'il dit ou fait ; pas plus qu'il ne se laissera arrêter par l'idée du crime puisqu'il l'oubliera dans l'heure qui suivra. »

J'aborderai la dernière étape de cette intervention en soulignant qu'Hannah Arendt est morte avant d'avoir écrit l'ouvrage **Juger** qu'elle préparait et qui devait mettre la dernière touche à sa réflexion sur la banalité du mal. Elle avait bien entamé une réflexion qui discrètement venait subvertir la hiérarchie traditionnelle des catégories occidentales, toujours binaire et conflictuelle (l'essence et l'existence, l'être et le paraître, le sensible et l'intelligible, le corps et l'âme, la philosophie et la politique) et c'est Kant qui lui permit d'accéder à cette opération. Telle la fille de Thrace, la servante qui voyant Thalès tomber dans le puits plongé dans ses pensées s'esclaffe devant l'évidence de l'échec du rapport à la réalité du penseur, donc de sa légitimité à dire quelque chose du monde qui pourrait prétendre faire la leçon aux autres, en l'occurrence ici à elle l'ignorante, Arendt, s'appuyant sur le penseur occidental considéré comme le plus complexe mais qui est le 1^{er} à avoir bousculé le schéma de la philosophie en remplaçant la **métaphysique** par une **critique**, réassigne la fonction de penser dans le cadre plus général de la sensibilité, et c'est un coup de génie. Un coup de génie kantien certes qui consiste en une tentative de ressortir de ce qu'on a appelé l'idéalisme allemand dont le dernier représentant fut Heidegger. Nous n'avons pas le temps de développer la passionnante tentative – ratée – que fut la **dialectique** dans la pensée occidentale de réconcilier théorie et pratique, ni de dire pourquoi elle échoue, ni non plus de dire pourquoi Kant n'est pas un idéaliste, disons simplement qu'aucun des philosophes importants après Kant n'a compris comme Arendt que ce qui lie théorie et pratique, c'est le **jugement** et pas une quelconque opération de conciliation extérieure à l'activité elle-même se faisant. Le jugement d'un médecin, d'un professeur, de tout professionnel qui a appris un domaine du savoir en général mais qui devra l'appliquer ensuite au particulier. Un enseignant de mathématiques connaît bien sûr les théorèmes, les équations etc... mais il sait qu'aucune classe n'est jamais la même, qu'aucun élève dans chaque classe n'est identique à son voisin et que faire passer son savoir nécessite une opération que la somme de ses

connaissances ne permettra pas seule d'engendrer. S'il veut être un bon professionnel, un vrai professeur, il lui faudra du jugement propre délibératif.

Pour ce qui concerne l'action en général que j'appellerai politique, le jugement appartient à *tous*. Il n'y a donc pas d'un côté le jugement contemplatif, supérieur appartenant au philosophe qui sait et se réserve le rôle de maître et de l'autre la vie active, celle de l'homme ordinaire qui exécute sous le commandement des premiers. Le *tous* varie bien sûr d'une époque à l'autre. Dans une démocratie comme la nôtre, c'est bien chaque citoyen qui a le devoir de penser, c'est à dire de juger, de réfléchir et d'évaluer. Pour cela il lui faut cette **faculté de juger** qui requiert un arrangement complexe et à son point de départ il y a la **sensibilité** qui est **réceptivité**. Nous avons vu préalablement qu'il existe des programmes politiques ou des fonctionnements cognitifs qui tendent à créer des conditions de sortie de ce préalable à la condition humaine et d'une manière ou d'une autre retire à ceux qui y sont soumis la faculté d'éprouver de manière sensible, c'est-à-dire de recevoir de façon empirique des sentiments. Or sans cette première faculté intacte, aucune véritable pensée ne sera possible puisqu'une pensée sera la synthèse de cette première faculté d'éprouver et de la faculté de lui donner du sens et non une faculté à part des sens évoluant dans une sphère circonscrite purement intellectuelle. Penser requiert donc des capacités sensibles, un homme désaffecté restera muet et ne pourra même pas expliquer sa désaffectation. Cela peut expliquer pourquoi les victimes ressortent toujours déçues par le comportement des grands criminels lors de leur procès. Ils ne cessent de manifester une incapacité d'expression. Ils sont sans voix, la voix est une matérialité sensible et même quand ils ont des capacités intellectuelles normales, ils leur manque une faculté essentielle pour s'exprimer. Hannah Arendt note combien aux questions posées Eichmann répond toujours par des **clichés**, donc des phrases vidées de toute subjectivité. Des phrases de la répétition, des phrases dans lesquels il n'est pas présent. Absent aux mots, absent aux actes. Sa mémoire défaillante gomme les faits comme son incapacité à articuler des pensées propres balaye toute émotion, « sujet idéal pour ces règles de langage » constate Hannah Arendt en l'écoutant durant ce procès, pensant au langage creux technocratique dirait-on aujourd'hui.

Et pourtant pour bien juger, nul besoin d'être un génie. « C'est une chose étonnante que lorsqu'il faut produire, il y ait tant de différence entre l'homme

instruit et l'ignorant et qu'il y en ait si peu lorsqu'il faut juger » remarque Kant. Il faut juste pour être un sujet, commencer par être affecté et s'avérer capable ensuite de donner forme à ses affections, posséder un **sens commun**, sorte de radar interne qui oriente les hommes et les guide devant toute nouvelle expérience. Et ce sens commun n'est pas une somme d'imitations contagieuses mais une disposition vérifiable « chez ceux qui peuvent prétendre au nom d'homme », je cite. Ce sens commun là est un **sens de la communauté**, il lui faut donc en passer par les autres, se soumettre à la délibération des autres jugements pour authentifier sa validité. Il faut au jugement le *jus social*, il lui faut s'accorder avec « la mentalité élargie » et le distinguer de notre intérêt égoïste particulier. Une certaine impartialité peut alors être atteinte car elle ne résulte pas d'un calcul personnel mais de notre **faculté législatrice**, notre raison pour le dire vite. Dans cet espace on devient alors interchangeable avec les autres en tant qu'humain donc en tant qu'individu doué d'une estime de soi ou amour de soi hors de nos déterminations individuelles qui ne s'opposent d'ailleurs pas. Il y a de la place pour les goûts et choix personnels, par ex j'aime le rouge et François le bleu, je n'aime pas le fromage mais le chocolat, ceci ne prête pas à conséquence, mais il y a aussi un espace de transactions communes, communicables que constitue la zone d'intersection de tous les êtres et avec ceci on ne transige pas car il s'agit de l'espace d'exercice de notre irréductible humanité. Et toute politique non déviante partira de cette base acquise pour élaborer ses décrets, ses lois, ses zones de partage, ses frontières, établir ses relations de propriété, voisinage etc. Ceci est difficile et en élaboration permanente, puisque rappelons-le aucune loi extérieure ne dicte les conduites, aucun modèle ne précède la fabrication des activités, il n'existe pas un concept, une idée, une représentation qui dit la vérité du vivre ensemble et dont certains auraient la connaissance à priori. Etre humain, c'est donc œuvrer à son humanité en transaction permanente avec celle des autres inlassablement en trouvant le compromis toujours fragile entre les intérêts privés et les obligations communes. Etre humain c'est être en société, c'est accepter de l'**hétéronomie** : c'est par autrui que je me constitue comme humain mais que je peux aussi sans même y prendre garde me déshumaniser en cédant au principe d'**imitation** « qui alors contraint à se conduire servilement par le simple exemple de la majorité ». Penser c'est à la fois s'affranchir de cette « folie » de l'imitation tout en se montrant capable de prendre sa place dans cet espace et par cette place agir sur

lui, le transformer, l'influencer, **interagir**. C'est avoir une autonomie suffisante pour se donner à soi-même une direction, avoir une autonomie du jugement mais au milieu d'une négociation collective. Les grecs appelaient cette faculté la **Phronesis** (perspicacité : capacité d'action). Et c'est cette aptitude qui fonde nos subjectivités, nous permet de sortir de l'assemblage de clichés comme moyen d'expression, la preuve que nous avons une personnalité et que nous n'avons pas bradé notre humanité en donnant procuration à tel ou tel autre pour penser à notre place.

Le courage politique c'est le contraire de l'obéissance. Mais cela demande un peu d'**imagination**. L'imagination dans nos facultés de connaître est ce qui a permis à Kant de sortir définitivement des dichotomies penser/agir et de leur déclinaison respective habituelle. L'imagination est à l'origine de toute connaissance même si cela nous échappe. Nous croyons que notre intelligence seule opère les synthèses nécessaires à notre compréhension mais cette intelligence est seulement le résultat d'une capacité à lier sous un certain rapport des éléments disparates et nouveaux. Elle n'indique pas le bien ou le mal. En effet, si les règles universelles sont bien utiles elles ne sont pas le mode suffisant de toute forme de pensée avons-nous souligné. Elles assurent juste la cohérence interne d'un raisonnement (rappel Mary Douglas). Elle ne convient pas au jugement politique qui doit être toujours celui du cas particulier. L'universel ne doit pas régenter le particulier en politique. En effet l'homme de bon sens comme l'homme de goût n'a pas besoin d'une règle préalable qui lui indique qu'un objet est beau ou bon ou pas. Il le sait parce qu'il a comme on dit bon goût, c'est-à-dire du jugement et qu'au fond, le jugement a tout à voir avec le **sentiment**, la faculté d'éprouver, ici le sentiment de plaisir. Et éprouver, c'est toujours un renouvellement, c'est aussi une condition d'élaboration d'un jugement puisque la règle n'est pas donnée d'avance, elle se donne à voir dans l'expérience sensible subjective. C'est pourquoi aucun chef d'œuvre n'est identique, aucune règle préalable ne préside à sa fabrication et pourtant il est communicable, mais pas selon un **standard**. C'est ce qu'Hannah Arendt appelle la pensée représentative et qui est la « mentalité élargie » de Kant. Kant ne parle pas d'intersubjectivité, mais en langage actuel, c'est un peu ce qu'on dirait, un désir puissant de partager avec l'autre ce qui favorise les échanges entre hommes libres et pour finir leur donne l'occasion de penser dans leur espace commun, l'espace public, un espace où tout se réfléchit, où se fabrique une

véritable **opinion publique**. Cette idée qu'il existe une humanité plutôt que rien s'impose comme telle fermement, telle un **pari** sur la vie et un pari ne se prouve pas par avance, il devance son objet et par là même le fait advenir et c'est là le paradoxe de son fondement, sa puissance. Comment assurer la validité de ce qui n'advient que par le désir d'advenir et qui n'est possible que s'il existe une adhésion collective ?

A l'inverse, le mal, le mal banal qu'on ne perçoit généralement même pas c'est « le refus de juger : faute d'imagination, faute d'avoir présent devant les yeux et de prendre en considération les autres qu'on doit se représenter ». Et pour finir, c'est l'indifférence, comme le dit la chanson de Gilbert Bécaud. Et alors le pire est possible. Il n'y a plus d'esprit parce qu'il n'y a pas de sentiment, il n'y a que la mort, pas n'importe quelle mort, une mort sans le cortège de la reprise par les autres qui assure la mémoire, une mort définitive, privée d'avenir, je veux dire de la certitude qu'après soi tout continue car l'histoire n'est jamais finie. Quand Gitta Sereny demande à l'issue de sa série d'entretiens à l'épouse de Stangl ce qui se serait passé si elle, la femme qu'il aimait et avait tant d'importance pour lui avait osé penser Treblinka, avait exigé son départ, elle finit par reconnaître qu'il l'aurait choisie, elle. Mais elle n'a pas fait ce pari-là malgré sa souffrance et ses doutes. D'autres l'ont fait.

Hannah Arendt est morte subitement, on trouva sur sa machine à écrire une feuille avec juste le mot *juger* écrit, premier terme d'un ouvrage qui devait conclure **La vie de l'esprit** et qui cherchait une dernière fois à appréhender ce qui ne se passait pas dans la tête et le cœur d'un homme, Eichmann, ce qui ne se passait pas dans la tête et le corps de tant de victimes, ce qui peut être l'aurait aidé à dépasser un acte manqué à l'humanité. Elle fut sans concession pour la sécurisante idée d'un mal spectaculaire qui n'explique jamais rien mais elle a contribué à garantir la continuité de l'Histoire à sa manière en osant expliquer le tragique par la faillite du jugement d'une société et donc de ses acteurs principaux pour nous faire mesurer son lien avec ses conséquences effroyables et nous obliger à penser qu'on n'est jamais gentiment bête, on l'est toujours tragiquement. Et Eichmann était très bête, d'une certaine manière.